CRITIQUE, concert. ORANGE, Théâtre Antique, le 20 juin 2025. « Musiques en Fête ». E. Jaho, A. Matiakh, L. Vermot-Desroches, Orchestre national de Lyon, Y. Cassar, L. Peyramaure, A. Chacon-Cruz, A. Tharaud, P. Bleuse, D. Godoy…

Quelle ouverture flamboyante pour les Chorégies d'Orange 2025 ! Hier soir, sous les étoiles de l'Augustéen Théâtre Antique d'Orange, la 14ème édition de « *Musiques en Fête* » a offert une symphonie de bonheur pur, un magnifique voyage au cœur de la musique de cinéma et du spectacle vivant, porté par une pléiade d'artistes exceptionnels. Judith Chaîne et Cyril Féraud, guides élégants et chaleureux, ont su capturer la magie de ce lieu unique pour les téléspectateurs de France 3 et les auditeurs de France Musique… et les quelques 8000 spectateurs qui ont eu la chance de vivre l'événement *in loco* !

Dès les premières mesures enflammées de l'Ouverture de *Carmen* de Bizet par l'**Orchestre National de Lyon** (magnifiquement

dirigé tour à tour par les chef.fe.s **Ariane Matiakh, Didier Benetti, Pierre Bleuse et Yvan Cassar**), le ton était donné : énergie, précision et passion. La puissance acoustique naturelle du théâtre a donné une dimension titanesque à chaque note, portée par la masse impressionnante et impeccable de l'**ONL**, de la **Maîtrise des Bouches-du-Rhône**, des **Choeurs de l'Opéra de Parme** et **de l'Opéra national Montpellier Occitanie**.

Le programme, savamment construit comme une fresque cinématographique sonore, fut un feu d'artifice constant. Côté lyrique, le ténor mexicain **Arturo Chacón-Cruz** a enflammé avec l'air *« Di quella pira » (Le Trouvère* de Verdi), d'une vaillance toute héroïque. La divine soprano albanaise **Ermonela Jaho** a offert un « *Deh! Tu di un'umile preghiera »* (*Maria Stuarda* de Donizetti) d'une intensité dramatique à couper le souffle, avant de briller à nouveau dans *Thaïs* (Massenet) aux côtés de Thomas Kumiega. Le ténor chilien **Diego Godoy**, tour à tour charmeur dans *« l'air de la fleur » (Carmen d*e Bizet) puis tourmenté dans *« Odio solo ed odio atroce » (I Due Foscari* de Verdi), a montré une palette vocale impressionnante. La soprano franco-allemande **Camille Schnoor**, voix de cristal et de velours, a illuminé les airs « *L'Heure exquise »* (*La Veuve joyeuse* de Léhar) et « *O soave fanciulla »* (*La Bohème* de Puccini) aux côtés d'un Chacón-Cruz décidément en grande forme. La très prometteuse **Lucie Peyramaure** a déchiré les cœurs avec un « P*ace, Pace mio Dio* » (*La Force du Destin* de Verdi), d'une profondeur bouleversante. Le ténor français **Kevin Amiel** n'a fait qu'une bouchée de la Chanson napolitaine « *Core 'grato* » de Salvatore Cardillo, tandis que son confrère **Léo Vermot-Desroches** a touché au coeur avec un poignant « *Pourquoi me réveiller* » extrait de *Werther* de Massenet, confirmant l'immense talent de la jeune génération. Citons encore la basse géorgienne **Nika Guliashvili** qui a apporté puissance et gravité, mais surtout beaucoup d'émotion, dans l'air de Philippe II « *Ella giammai m'amo »* (extrait de *Don Carlo* de Verdi)…

Les « relectures » ont ébloui, tel le duo improbable et génial de **Neïma Naouri** (voix) et **Pierre Génisson** (clarinette) dans « *New York, New York*« , qui a été un moment de pure magie *jazzy* et virtuose. De son côté, le pianiste français **Alexandre Tharaud** a sublimé *« Les Moulins de mon cœur* » (Legrand) avec une poésie pianistique envoûtante. La violoncelliste russe **Anastasia Kobekina** a électrisé le *Finale* du *Concerto pour violoncelle* de Dvořák par son jeu fougueux et captivant. Et les nombreux moments festifs ont transporté le public : les artistes lyriques en *tutti* dans *« Torna a Surriento », « Brazil », « Funiculi Funicula »*…, l'énergie contagieuse de « *Fame* » par **Anne Sila** et l'**École de danse Le Studio d'Avignon**, l'hommage *pop* et vibrant à Dalida par les jeunes pousses de **« Pop the Opera »**, le *groove* irrésistible du « *Mambo n°5* » de Pérez Prado, ou encore le clin d'œil dansant de la *Danse de Rabbi Jacob* (Vladimir Cosma) par la prodigieuse **Jeanne Gollut** à la flûte de pan. Parmi les autres moments qui ont fait vibrer les gradins millénaires, nous retiendrons celui où **Neïma Naouri** a donné des frissons avec « *L'Extase de l'or* » (Ennio Morricone), « La Marche Impériale » de John Williams qui a résonné avec une puissance digne d'une invasion galactique ! Et le final en apothéose avec le fameux « *Libiamo* » (*La Traviata* de Verdi), mené avec *brio* par **Clément Lonca**, qui a soulevé le public dans une ovation unanime et méritée.

Une nouvelle fois, la magie des Chorégies d'Orange et du Théâtre Antique ont opéré pleinement : « *Musiques en Fête* » 2025 restera comme une nuit inoubliable à Orange, où tout a concouru à créer une soirée d'exception, véritable célébration de la musique vivante sous toutes ses formes. Chapeau bas aux artistes, aux chefs, aux chœurs, à l'orchestre, aux organisateurs et à ce lieu mythique qui, une fois de plus, a prouvé qu'il était le plus bel écrin qui soit pour la musique !

CRITIQUE, concert. ORANGE, Théâtre Antique, le 20 juin 2025. « Musiques en Fête ». E. Jaho, A. Matiakh, L. Vermot-Desroches, Orchestre national de Lyon, Y. Cassar, L. Peyramaure, A. Chacon-Cruz, A. Tharaud, P. Bleuse, D. Godoy…

A VOIR OU REVOIR en Replay [sur le site de France Télévisions]

CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), 5e Festival de Musica dos Capuchos, le 15 juin 2025. « TELEMANN goes east » par l'Ensemble « Tra Noi »

[Au lendemain d'un enthousiasmant récital Liszt par Filipe Pinto-Ribeiro,](#) quelle nouvelle soirée envoûtante dans l'écrin de pierre et d'histoire qu'est la Chapelle du Couvent dos Capuchos ! Sous l'égide du Festival dos Capuchos, l'Ensemble

Baroque « Tra Noi » (basé en Suisse) nous a offert avec « *Telemann goes East* » un concert d'une intelligence musicale et d'une énergie communicative absolument jubilatoires. Le pari était audacieux : explorer l'incroyable ouverture de Georg Philipp Telemann aux musiques d'Europe de l'Est, et le confronter à des sources authentiques de ces traditions. Pari réussi au-delà de toute espérance !

Dès les premières notes de la Suite TWV 42:h2 de **Georg Philip Telemann,** l'alchimie a opéré. La flûte pétillante de **Silvia Berchtold**, le violon agile et chaleureux de **Daria Spiridonova**, les lignes profondes et chantantes de la viole de gambe de **Bianca Cucini**, et le clavecin à la fois rythmique et coloré de **Rafaela Salgado** ont tissé une toile sonore d'une cohésion et d'une vitalité exemplaires. La musique respirait, dansait, conversait avec une complicité évidente entre les quatre musiciennes.

La plongée dans l'Est commença véritablement avec le premier *Hungaricus 535* (manuscrit Uhrovska). L'anonymat de la pièce n'enlève rien à sa force ! L'ensemble « Tra Noi » en a révélé toute la saveur rustique et la rythmique entraînante, offrant un contraste fascinant et immédiat avec la sophistication telemannienne. Et quelle transition brillante vers les Polonaises de Telemann ! Ces danses, emblématiques du « goût polonais » cher au compositeur, ont littéralement pris vie sous leurs doigts. L'élégance du trait, la vivacité des tempi, et surtout, ce sens inné du rythme de danse, ont fait palpiter la chapelle. On y sentait l'âme populaire transcendée par le génie baroque !

Le deuxième *Hungaricus 25* a confirmé la richesse du manuscrit Uhrovska, avant une découverte majeure : la *Sonate* de

Stanisław Sylwester Szarzyński. Quelle œuvre puissante et contrastée ! Les mouvements enchaînés (*Adagio* | *Allegro*| *Adagio* | *Allegro*| *Adagio* | *Allegro*) ont permis à chaque musicienne de briller tour à tour dans des *soli* expressifs (le violon de Spiridonova particulièrement poignant dans les *Adagios*) et dans des dialogues endiablés (la flûte et le violon virtuoses dans les *Allegros*). L'ensemble a magistralement rendu la dramaturgie et la fougue de cette pièce rare.

Le retour à Telemann avec la *Polonaise TWV 45:28* fut un moment de pur bonheur rythmique, avant une nouvelle incursion dans le trésor Uhrovska avec les pièces anonymes *N.º C 91, C 160, C 298*. Ces courtes danses, tour à tour gracieuses, énergiques ou rêveuses, ont été des petits bijoux d'interprétation, pleins de caractère et de couleurs.

Le final en apothéose avec la *Sonate TWV 40:111* (d'une écriture brillante et serrée), la *Polonaise TWV 45:17* (rythmiquement irrésistible) et surtout l'extraordinaire *Sonate en trio TWV 42:a4* a clôturé le concert en feu d'artifice. Les quatre mouvements (*Largo / Vivace / Affettuoso / Allegro*) ont résumé tout l'art de l'ensemble : profondeur expressive, virtuosité éblouissante (le *Vivace* et l'*Allegro* !), dialogue constant et joyeux, et une énergie communicative qui a soulevé l'auditoire. L'*Affettuoso*, d'une beauté à couper le souffle, a montré la parfaite symbiose des timbres (flûte, violon, viole) portée par le clavecin.

L'Ensemble Baroque « Tra Noi » a offert au public venu en nombre bien plus qu'un concert : un véritable voyage sensoriel ! Si leur maîtrise technique est impeccable, c'est surtout leur engagement, leur joie de jouer ensemble et leur intelligence du programme qui ont conquis le public. Silvia Berchtold, Daria Spiridonova, Bianca Cucini et Rafaela Salgado ont illuminé la chapelle dos Capuchos de leur talent et de leur passion. Elles ont rendu avec *brio* toute la modernité, la curiosité et le génie de Telemann, dialoguant avec les

traditions de l’Est de manière fascinante… *Brave !*

_____

CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), 5e Festival de Musica dos Capuchos, le 15 juin 2025. « TELEMANN goes east » par l’Ensemble « Tra Noi ». Crédit photo © Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, festival. 22ème LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2025 (2), le 14 juin 2025. Jean-Claude Casadesus, Behzod Abduraimov, Duo Berlinskaia / Ancelle, Marie Vermeulin, Théo Fouchenneret…

C’est un bain musical superbement varié qui s’offre chaque printemps au Lille

Piano(s) Festival ; varié… et aussi d'une rare pertinence. Les meilleurs pianistes de l'heure y présentent les œuvres qui les inspirent, en solo, avec orchestre,… Chaque tempérament pianistisque y déploie en bons arguments, la valeur des partitions qu'il a choisi de partager avec le public. Le festivalier peut y découvrir les projets les plus originaux et souvent les mieux défendus. Le festival créé à l'initiative de l'Orchestre National de Lille (et de son fondateur Jean-Claude Casadesus) met en lumière les réalisations les plus convaincantes nées de la rencontre entre une œuvre et un interprète. Et c'est bien le travail et la recherche spécifique d'un interprète en particulier, ou d'une coopération artistique que le mélomane attend : un projet artistique ainsi révélé qui a la capacité au moment du concert de révéler et des artistes éloquents et des œuvres qui les inspirent.

Notre parcours pendant la seule journée de **samedi 14 juin** en

témoigne. D'un concert à l'autre, la sensibilité, l'engagement, l'aplomb des interprètes composent une série de découvertes surprenantes, parfois mémorables, toujours passionnantes à suivre ; d'autant que tendance forte et très appréciée, chaque interprète parle, explique, commente, éclaire ce que d'aucun n'aurait pas saisi ni vécu sur le moment, au moment de la réalisation des œuvres. Une expérience propice au rapprochement des artistes et du public et qui rend plus que jamais, irremplaçable, comme inestimable, la performance du concert et du spectacle vivant. Avec le recul, cette 22e édition est l'une des plus marquantes de l'histoire du Festival, une édition à inscrire d'une croix blanche après celle de l'an dernier qui avait offert l'opportunité de [re] découvrir et de vivre de l'intérieur la grâce mozartienne dont ses fabuleux Concertos avec orchestre, lors d'un Marathon exceptionnel (LIRE notre critique du LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2024).

Cette année, l'intérêt est aiguisé d'autant plus après un programme inaugural magistral (la veille, vendredi 13 juin 2025), où l'Orchestre National de Lille réalisait une équation superlative, en associant la baguette de son fondateur, l'illustre **Jean-Claude Casadesus** et le pianiste ouzbek à la virtuosité percutante, **Behzod Abduraimov…** [lire notre compte rendu du concert inaugural du 13 juin 2025].

Journée du samedi 14 juin 2025

11h : dans l'auditorium de **la Chambre de commerce**, piano à 4 mains par le duo **ARTHUR ANCELLE et LUDMILA BERLINSKAIA** : le jeu des deux pianistes sait dialoguer, se répondre ; confirmant une belle complicité, d'abord dans le Bizet dont « Jeux d'enfants » (1871) est abordé avec une netteté percussive, droite, précise, soulignant l'espièglerie facétieuse, et la course endiablée dont sont capables de jeunes diablotins ; l'évocation de joutes enfantines n'empêche pas l'effusion tendre que libère en fin de cycle « Petit mari, petite femme », claire déclaration amoureuse et si tendre du compositeur à son épouse qui attendait alors leur fils, Jacques… De la Petite Suite » de Debussy, le duo inspiré exprime cette volupté heureuse, l'extase ondulante qui structure le flux musical, parfaitement au diapason de la métaphore océane et fluide du poème « En bateau » de Verlaine… sans omettre l'élégance ni la noblesse du « Menuet », ou de swing de « Ballet »… L'entente se pare d'accents plus délicats encore, et d'un onirisme ciselé, dans « Ma Mère L'Oye » dont les pianistes réalisent la version originelle pour piano ; dans le projet initial de Ravel, les deux enfants de ses amis Godewski, devaient eux-mêmes assurer la création du cycle génial… La Pavane inaugurale s'inscrit dans le mystère et la pureté onirique ; Poucet fait surgir toute la dimension fantastique d'une forêt enchantée et ses frémissements ténus dont le chant des oiseaux… en sortant du concert, l'esprit reste encore comme enveloppé par l'expérience onirique qu'il vient de vivre.

14h : Sensible et pertinente également, la pianiste française **MARIE VERMEULIN** lève le voile sur l'écriture fluide et grave de **Fanny Mendelssohn**, la sœur de Félix mais qui en raison même de son genre fut interdite de carrière musicale, dès ses 14 ans ; quand son frère fut a contrario encouragé et favorisé par leur père dans

cette voie.
La pianiste a bien raison d'exhumer la partition intitulée « ***das Jahr*** », « l'année » ; précisément celle de 1839, quand elle découvre admirative l'Italie dont elle déduit ce carnet de voyage, ainsi composé de 12 pièces, chacune pour un mois de cette année exaltante, décisive. Le naturel du jeu porte la diversité des nuances émotionnelles ainsi librement exprimées ; Fanny a tout d'une compositrice accomplie en réalité comme l'atteste la justesse de l'écriture, son économie structurelle ; un flux continûment pudique, équilibré, jamais « bavard », mais spécifiquement profond et juste, qui sait fusionner l'énergie lumineuse de Félix et une intensité passionnelle qui souvent préfigure la densité brahmsienne, sa puissance allusive, emblème d'une sensibilité inédite. S'y déploie aussi une ligne chantante proche des lieder de Schubert dont Fanny semble comprendre tous les enjeux intimes et souterrains. L'engagement de la pianiste, sa sincérité renforcent la vivacité du cycle qui est une révélation.

À 15h : du clavier pianistique à l'accordéon, le Festival nous prépare une nouvelle surprise ; et de taille, c'est même une 2ème révélation que celle de l'accordéoniste ukrainien **BOGDAN NESTERENKO** dans **la crypte de la Cathédrale Notre-Dame de la Treille**. L'orgue à bretelles a bien toute sa place au Lille Piano(s) Festival ; l'accordéoniste confirme son aptitude unique à faire jaillir dans cette espace idéalement réverbéré, des sons pleins, vibrants, imprécatoires…. D'autant plus adaptés au lieu quand il s'agit comme ici en « ouverture », de la Chaconne en ré mineur de Bach. Une transcription saisissante exprimée avec un sens des phrasés,



un rubato remarquable, un souffle qui accorde puissance, nuances, spiritualité. L'interprète vit la musique viscéralement, habité et même halluciné par le potentiel sonore de son instrument, dont il obtient absolument tout en couleurs, accents, timbres. C'est une prouesse que de produire une musicalité aussi juste avec un seul instrument. Même inspiration ensuite dans les ***Tableaux d'une exposition*** **de Moussorgski** où la maîtrise de l'interprète illustre la notion d'accordéon-orchestre (comme on parle de piano-orchestre), mais l'apport expressif des hanches ajoute dans la palette sonore déjà très étendue, une caractérisation particulière qui accuse davantage les prodigieux contrastes de la partition, ses séquences à l'imaginaire délirant conçu par le compositeur russe : à-coups surprenants, intervalles percutants, modulations inouïes… Le choc auditif est total et l'expérience esthétique, des plus convaincantes.



Le LILLE PIANOS FESTIVAL sait nous surprendre, investissant à raison les lieux emblématique de Lille ; pour preuve le programme de **17h30**, où la **Cathédrale Notre Dame de la Treille** offre un programme sacré (avec orgue et quel orgue !) ; l'acoustique naturelle de l'ample nef et son orgue non moins fabuleux, sous les doigts d'**Olivier Périn**, favorisant en grande partie la réussite du concert. Après une entrée strictement chorale (« Nos autem » d'Alfred Desenclos, intérieure, profonde, lumineuse), **l'Orchestre National de Lille** sous la direction de **Mathieu Romano** joue l'irrésistible et envoûtant « ***Fratres*** » **d'Arvo Pärt** (1977), mantra pour cordes seules, scandé par 3 notes, une batterie énoncée comme un battement du coeur fervent (qui associe le woodblock et la grosse caisse)… le chef joue avec la réverbération naturel du lieu, sur les effets de distanciation aussi, pour une musique née de l'ombre, qui va crescendo pour s'effacer ensuite dans les premières mesures de

« Flots lointains » de Koechlin, pièce tout aussi recueillie où s'affirme la somptueuse plénitude de l'harmonie ; puis c'est **le Requiem de Fauré** et sa prière bercée d'apaisement et de méditation. Chef, instrumentistes et choristes (chœur Septentrion d'où se détachent les solistes dont entre autres le baryton **Christophe Gautier** pour l'Hostias) sculptent la texture sonore dans une sérénité proche de la béatitude ; un sentiment général de ferveur confiante et suspendue qui prépare évidemment au « In Paradisum » de la fin : sorte d'éblouissement inscrit dans la douceur mystique la plus épanouie. C'est le degré le plus haut et la marche finale d'un Requiem parmi les plus sereins jamais écrits, que les interprètes hissent au sommet de la douceur, comme un bain sonore enveloppant et lénifiant. L'orgue requis pour ce dernier épisode en scande chaque palier de l'élévation, expérience unique qui fusionne joie et libération.



Enfin, le dernier concert et non des moindres, est une splendide performance qui se déroule **à 19h** dans l'auditorium ovoïde du **Conservatoire de Musique** : le pianiste **THÉO FOUCHENNERET** joue dans un cycle continu, **l'intégrale des *Nocturnes* de Fauré**, un Fauré qui contrairement au Requiem précédent, n'a plus rien d'apaisé ni de serein ; en prise avec les assauts de la vie, le compositeur y consigne ses espoirs, ses ressentiments aussi dans un cycle comme autobiographique, une autopsie de ses humeurs, une immersion en miroir qui révèle la transformation de la lumière à… la pénombre ; en particulier la perte des repères, l'émergence de tensions et une âpreté quasi panique, en particulier dans les 3 derniers. L'expérience est singulière et unique ; elle se rapproche du concert précédent de Marie Vermellen…
Jouant par cœur (une gageure déjà], Le pianiste embrasse tout le cycle avec un naturel fluide et articulé qui soigne constamment la tendresse du médium, ciselant le contrepoint en

s’appuyant précisément sur une main gauche d’une exceptionnelle plasticité dynamique ; ce qui confère une clarté continue et donc une éloquence émotionnelle ardente et précise ; l’intelligence du flux narratif, l’assise technique, et la richesse de la palette expressive produisent un cycle continu que magnifie une esthétique musclée et une infaillible cohésion d’une pièce à l’autre. L’interprète maîtrise d’autant mieux son sujet qu’il vient de faire paraître l’enregistrement de ce cycle particulièrement éprouvant techniquement et émotionnellement.

On a déjà hâte de découvrir la programmation de la 23è édition du LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2026 – en attendant, **l’Orchestre National de Lille** a communiqué sa prochaine saison 2025 – 2026, et donne rendez-vous au Casino Barrière pour le saisissant opéra de Kurt Weill : « Les 7 péchés capitaux », les 8 et 9 juillet prochains. Incontournable événement de cet été 2025.



Crédits photos © Droits réservés / On LILLE

CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), 5e Festival de Musica dos Capuchos, le 14 juin 2025. Récital Franz Liszt. Filipe PINTO-RIBEIRO (piano)

Sur la scène intimiste de la salle principale (boisée) du Convento dos Capuchos, lieu emblématique du festival éponyme à Almada (Portugal), le pianiste Filipe Pinto-Ribeiro (également directeur de l'événement lusitanien) a offert un voyage transcendant dans l'univers de Franz Liszt. Dans une salle comble, baignée d'une lumière bleutée, le pianiste portugais a tissé un dialogue intime entre le piano et l'âme tourmentée du compositeur hongrois. Le thème du festival 2025 *« Entre les Mondes »* prenait ici tout son sens : entre terre et ciel, virtuosité et introspection, littérature et musique.

D'emblée, Pinto-Ribeiro a embrasé l'espace d'un feu d'artifice de folklores tziganes à travers la célèbre *Rhapsodie hongroise n°12*. Les mains du pianiste ont ciselé chaque variation avec une précision diabolique : des basses rugissantes évoquant le *táncház*, des passages perlés de la *friska*, et cette conclusion vertigineuse où la fureur rythmique s'est transformée en transe collective. Une entrée en matière électrisante,

rappelant que Liszt, ce *« citoyen européen avant l'heure »*, plonge ses racines dans une Hongrie mythique.

Après une brève présentation de Liszt et des morceaux retenus pour cette soirée, le pianiste a enchaîné quatre pièces brèves parmi les plus célèbres du répertoire du compositeur hongrois. Et avec le *Sonnet n°123 de Pétrarque* (extrait des *Années de pèlerinage – Italie*), changement radical d'atmosphère : le piano devient murmure, prière amoureuse. Inspiré par les sonnets de Pétrarque dédiés à Laure, ce fragment a révélé la palette poétique de Filipe Pinto-Ribeiro. Les phrases mélodiques, portées par un *cantabile* de pureté angélique, se sont élevées vers les hauteurs du couvent, tandis que les arpèges liquides imitaient le murmure des fontaines de la Villa d'Este : un moment de grâce suspendue. Avec le *Liebestraum n°3*, les auditeurs ont plongé dans l'apogée du lyrisme lisztien ! Le célèbre *« Rêve d'amour »* a surgi avec une intensité dramatique contenue, et les trois sections – tendresse rêveuse, passion tumultueuse, résignation sereine – épousaient le poème de Freiligrath. Le pianiste y a déployé un *rubato* subtil, laissant chaque note-clé irradier comme un battement de cœur. Le *fortissimo* central, d'une puissance jamais stridente, a soulevé l'auditorium avant de retomber dans un *pianissimo* éthéré.

La *Valse oubliée n°1* qui suit est une valse fantôme, oscillant entre nostalgie et caprice. Pinto-Ribeiro a joué avec les silences, estompant les *tempi* pour évoquer une danse disparue. Les dissonances grotesques et les chromatismes fuyants y prennent un relief saisissant, soulignant le caractère *« oublié »* de cette pièce. La *Consolation n°3* est un joyau d'introspection : cette page fut interprétée comme une méditation nocturne. Le chant simple et dépouillé, soutenu par des basses profondes, a transformé la salle du couvent en espace sacré. Le pianiste a privilégié une sonorité veloutée, presque intime, faisant de cette *Consolation* un instant de communion avec le public.

Point d'orgue de la soirée, la *Fantasie quasi una Sonata « Après une Lecture de Dante »* a clos la soirée. Œuvre-monstre du cycle *Années de pèlerinage (Italie)*, cette *sonate-fantaisie* a résumé à elle seule le génie visionnaire de Liszt. Filipe Pinto-Ribeiro en a déployé l'architecture titanesque avec une maîtrise stupéfiante : un *Enfer* aux accords martelés comme des portes infernales, des gammes démoniaques en octaves, des clusters évoquant les damnés ; sous ses doigts, la *Passion de Francesca* s'est transformée en récitatif douloureux où le piano pleurait littéralement, tandis que le *Paradis* se révélait comme une ascension vers la lumière, par des trilles cristallins et un *magnificat* culminant en un *fff* éblouissant. Le *finale* en mode lydien irradiait telle une rédemption sonore, laissant la salle en état de choc. Emportée par l'intensité du jeu du pianiste, elle éclate en vivats ; il répond alors par deux *bis* : d'abord une transcription bouleversante d'un des *Choral* de Bach revisité par Ferruccio Busoni, puis la redoutable *Etude en ré dièse mineur,* Op. 8 n°12 (dite *Pathétique*) d'Alexander Scriabine.

En 70 minutes sans entracte, **Filipe Pinto-Ribeiro** a transcendé la pure virtuosité pour toucher l'essence même du romantisme : l'art comme expérience totale. Son interprétation a illustré la réflexion du festival sur *« l'interculturalité, la diversité et le dialogue entre dimensions »*. Liszt, ce médiateur « *entre les mondes* » (Hongrie/Europe, profane/sacré, piano/orchestre), y a trouvé un interprète inspiré, capable de mêler *« rêve, amour et virtuosité »*. L'ovation debout qui a suivi – longue et vibrante – fut un hommage au pianiste mais aussi au *« citoyen européen avant l'heure »* que fut Liszt, célébré ici en un lieu chargé d'histoire. **Ce récital restera comme un jalon de l'édition 2025 du Festival dos Capuchos**, où la musique s'est faite pont « *entre les mondes* – et au-delà » !…

CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), 5e Festival de Musica dos Capuchos, le 14 juin 2025. Récital Franz Liszt. Filipe PINTO-RIBEIRO (piano). Crédit photo © Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, festival. 22ème LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2025 (1), le 13 juin 2025. Concert inaugural. WEBER, TCHAIKOVSKY : Concerto pour piano n°1 [Behzod Abduraimov, piano], Orchestre National de Lille, Jean-Claude Casadesus [direction]

Le concert symphonique inaugural du

22ème LILLE PIANO(S) FESTIVAL célèbre ce soir au Casino Barrière, les noces réjouissantes d'un clavier impérial et d'une phalange immédiatement réactive, celle de l'Orchestre National de Lille [initiateur du présent festival] lequel, retrouvant son chef fondateur Jean-Claude Casadessus, redouble d'éloquence poétique.

Le clavier défendu ce soir est des plus engageants ; dès les premiers accords du piano, le jeu puissant, radical qui sait rugir [mais aussi bercer voire enivrer littéralement], affirme l'ardente sensibilité du pianiste ouzbek **BEZHOD ABDURAIMOV** ; sa virtuosité diabolique, lisztéenne, captive, ensorcèle même, dans de somptueux phrasés, réalisés par une digitalité éblouissante qui semble unir et Apollon et Jupiter, la grâce mozartienne, et l'assise impériale d'une conception remarquablement construite.

Le style est brut ; le geste sûr, solide, droit, mais aussi d'une subtilité souvent envoûtante ; en somme, il dévoile peu à peu les dons surprenants d'un tempérament manifeste : ceux d'une *finesse volcanique*.

Ouverture du 22ème LILLE

PIANO(S) FESTIVAL : Magistrale !

Le pianiste entame un dialogue des plus animés avec l'Orchestre lillois qui sous la baguette hypersensible et très allante de **Jean-Claude Casadesus**, cisèle toutes les séquences idéalement contrastées du premier concerto de Tchaikovsky, réalisées ce soir avec un feu millimétré… D'autant que le compositeur réserve plusieurs cadences infernales, rythmiquement puissantes, entraînant orchestre et piano dans une course échevelée, en particulier dans l'ample premier mouvement…

PIOTR illytch aime aussi colorer par les vents et les bois chaque épisode ; il en fait jaillir des élans de tendresse, des appels à la rêverie [solo du violoncelle amoureux voluptueux, repris ensuite par le hautbois dans le même premier mouvement], d'une prodigieuse effusion sous des doigts aussi souples et percutants, et dans une enveloppe orchestrale des plus complices.

On ne cesse de penser en particulier dans le mouvement central à la musique des ballets que Tchaikovsky a porté à un niveau inédit. Le jeu du pianiste y semble ciselé, perlé, d'une finesse en apesanteur.

Le chef sait instaurer comme rarement un dialogue passionnant entre le soliste et l'Orchestre qui répond, accompagne, amplifie, commente, favorise en somme du début à la fin, une saisissante entente entre les forces réunies, chacune porteuse selon le souhait de Tchaikovsky, d'une vie intérieure riche et continue.

En ouverture du festival 2025, on ne pouvait souhaiter meilleur lever de rideau : engagement orchestral total, aussi fin et articulé, que puissant et expressif ; un bain

symphonique idéal d'autant plus convaincant que dans un jeu concertant d'une somptueuse intelligence, le pianisme de **Bezhod Abduraimov**, fusionne élégance virtuose, phrasés oniriques, puissance d'un jeu d'une rare intensité. Il a troqué le factice et l'artificiel pour une ardeur crépitante, un jeu félin et nerveux qui transforme le son en sentiment. De quoi poursuivre ainsi une belle carrière. Talent à suivre évidemment.

En début de programme, **Jean-Claude Casadesus** joue l'ouverture d'***Oberon*** de Weber, un prodige de délicatesse qui immédiatement déploie une sonorité cohérente et voluptueuse, transparente et secrètement lumineuse… pour préparer au jaillissement de la valse et à l'explosion impérieuse de la fin. En conteur généreux, Jean-Claude Casadesus fouille et révèle chaque accent et nuance, le maestro inscrit Weber dans le sillon de Mozart, dans la lumière et l'élégance d'un Mendelssohn, autant de caractères qui ont suscité l'admiration du jeune Wagner [qui aurait même reconnu devoir à Weber sa vocation de musicien… c'est dire!].
De fait, Jean-Claude Casadesus en exprime le raffinement de l'écriture, mais aussi la séduction des mélodies et la construction véritablement opératique [qui suit précisément les enjeux du drame Shakespearien]. S'y déploient le caractère du rêve, les querelles amoureuses entre Titania et Oberon, l'atmosphère nocturne et féerique d'une nuit d'enchantement et de métamorphoses [cf MIDSUMMER NIGHT 'S DREAM, l' opéra de Britten et évidemment de Mendelssohn…],.. Le maestro exprime le flux séducteur qui prépare à l'explosion spectaculaire produisant une exaltation impérieuse, vrai feu d'artifice exprimé dans une jubilation explosive et pourtant toujours suprêmement élégante. Magistrale inauguration qui annonce une nouvelle édition du Festival, exaltante.



SUITE du 22 ème LILLE PIANOS FESTIVAL, les 14 et 15 juin 2025 : LIRE notre présentation et nos coups de cœur ici : https://www.classiquenews.com/lille-pianos-festival-2025-les-12-13-14-et-15-juin-2025-orchestre-national-de-lille-jean-claude-casadesus-orchestre-de-picardie-antwerp-symphony-orchestra-bertrand-chamayou-dmytro-choni-lu/https://www.classiquenews.com/lille-pianos-festival-2025-les-12-13-14-et-15-juin-2025-orchestre-national-de-lille-jean-claude-casadesus-orchestre-de-picardie-antwerp-symphony-orchestra-bertrand-chamayou-dmytro-choni-lu/

Crédit photo (c) Droits réservés

CRITIQUE, concert. LA SEINE MUSICALE (Auditorium Patrick Devedjian), le 7 juin 2025.

BONIS / BRUCH / SEVERE / MOUSSORGSKI. Adrien La Marca (alto), Raphaël Sévère (clarinette), Orchestre Lamoureux, Adrien Perruchon (direction)

Belle entrée en matière que cette *Valse* de Mel Bonis en ouverture qui intègre au sein des pupitres de cuivres, de jeunes musiciens dans le cadre d'élèves d'Orchestre à l'école, tremplin pour les futurs instrumentistes. Transmission, professionnalisation sont concrètement mis en œuvre. A l'instar de ce soir, chaque concert devrait réaliser ce dispositif exemplaire.

photo : l'Orchestre Lamoureux, concert Sévère, Bruch, Moussorgski © classiquenews TV

Puis **l'Orchestre Lamoureux** accueillent deux solistes aux tempéraments accomplis et ce soir très complémentaires, dans deux œuvres associant l'alto et la clarinette : **Adrien La**

Marca et **Raphaël Sévère** ; d'abord le double concerto de **Max Bruch**, aux élans passionnels Brahmsiens, entre gravité et classicisme ; la ductilité expressive, l'écoute en partage entre les deux solistes, leur souci d'une articulation fluide et naturelle produisent un remarquable flux sonore et expressif dont de magnifiques phrasés.

Après la pause, le clarinettiste **Raphaël Sévère** crée ensuite en complicité avec le même altiste sa propre partition « ***Phoenix*** », splendide immersion dans des univers plutôt sombres voire énigmatiques et suspendus auxquels les musiciens de l'Orchestre Lamoureux apportent couleurs et accents ciselés.

La pièce phare du programme de ce dernier concert de la saison 2024 – 2025 sont les 10 séquences des **Tableaux d'une exposition de Moussorgksi** (« Promenades » exceptées) auxquels l'orchestration de Ravel apporte le raffinement espéré, entre ampleur, expressivité, là aussi et d'une conception superlative, en couleurs et timbres associés. Élaboré en 1922 à la demande du chef américain Serge Koussevitzki, la version conçue par Ravel est de l'or et du miel pour tout orchestre, un véritable coup de génie qui fait passer les pièces originelles (laissées par Moussorgski dans leur version piano), d'un canevas brut mais hyperexpressif déjà, à un sommet de souffle et de caractérisation orchestrale ; les climats contrastés, la plasticité ininterrompue des séquences jonglent avec les caractères les plus variés : poétique et terrifiant, intime et sombre, murmuré et lugubre, féerique puis terrifiant, animé insouciant et grimaçant démoniaque… A travers des épisodes aussi dramatiques, auxquels Ravel apporte le sublime raffinement de sa parure instrumentale, la partition permet à l'Orchestre d'exprimer tour à tour une palette d'accents et d'ambiances d'une grande originalité laquelle ne s'explique que par la propre fascination de Moussorgski, d'autant plus que le compositeur russe, visiblement très inspiré par les tableaux de son ami peintre et architecte Viktor Hartmann, réalise aussi un agencement et

une succession riche en surprises, distorsions hallucinées, contrastes âpres voire brutaux.

Avec une baguette de plus en plus précise et ferme, **Adrien Perruchon** sculpte la matière orchestrale et ses brillants effets en s'appuyant sur toutes les ressources des musiciens de l'Orchestre Lamoureux. On suit le parcours de l'exposition hommage en ne perdant aucune tension ni aucune subtilité expressive ; chaque tableau produisant chez Moussorgski, une manière de vision puissante, souvent saisissante qui exige de chaque instrumentiste ; le tout dans un cadre dramatiquement percutant qui traverse les sujets et leur atmosphère dans la caractérisation requise…

Les instrumentistes font chanter leurs instruments délivrant le formidable livre d'images attendu : des rictus du gnôme boiteux et sarcastique (le casse-noisette **Gnomus**), au chariot de **Bydlo** qui se meut tel un pachyderme monstrueux (superbe solo de Tuba), comme une marche aux couleurs militaires (les 2 caisses claires), sans omettre ce terrifiant féerique des « **Catacombes** » où brillent les instruments d'une fanfare percutante et large (trombones, cors, …) à laquelle répond les appels célestes, suspendus de la harpe. Même dans le tendre facétieux et insouciant (« **Ballet des poussins dans leurs coques** »), l'agilité trépidante et espiègle (« **Tuileries** »), le truculent délirant emporté dans un grand crescendo impérieux (« **la Cabane sur des pattes de poules** » qui est la demeure de la sorcière Babayaga), chef et instrumentistes déploient une sensibilité expressionniste en phase avec les défis de l'écriture de Moussorsgki comme de l'orchestration de Ravel.

Outre sa générosité et l'équilibre dans le choix des œuvres jouées, le programme s'inscrit idéalement dans l'histoire même de l'Orchestre Lamoureux en créant une pièce contemporaine, ce soir signée du clarinettiste Raphaël Sévère. On sait combien la phalange (à l'époque « les Concerts Lamoureux ») a œuvré pour la création musicale à commencer par … Ravel justement

dont l’Orchestre parisien a créé plusieurs œuvres (dont le Concerto en sol en 1932) ou Wagner dont l’Orchestre crée le premier acte de Tristan (en mars 1884), suscitant alors l’admiration de Debussy… puis Lohengrin (en version de concert en mai 1887, sous la direction de Charles Lamoureux). Suivra entre autres pièces majeures, L’Apprenti sorcier de Dukas en 1899 sous la direction de Camille Chevrillard…

Au moment où nous concluons cet article, **l’Orchestre Lamoureux** vient de mettre en ligne **sa nouvelle saison 2025 – 2026**, incontournable cycle à venir dans lequel s’inscrit entre autres, les célébrations du 150ème anniversaire Ravel (et à la clé une expérience immersive dans l’orchestre)… : https://orchestrelamoureux.com/~orchestrgy/site/wp-content/uploads/2025/06/OL-brochure2025-26.pdf

photo © classiquenews TV 2025



Programme

Mel Bonis, Valse
Ouverture du concert avec les élèves d'Orchestre à l'École

Raphaël Sévère, Phoenix, pour clarinette, alto et orchestre (création française)

Max Bruch, Double concerto pour clarinette, alto et orchestre

Modest Moussorgsky, Les Tableaux d’une exposition (Orchestration de Maurice Ravel)

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 5 JUIN 2025. GESUALDO. Compagnie Amala Dianor, Les Arts Florissants, Paul Agnew (direction)

Dans l’ardent printemps qui s’achève humide au creux de la cité luisante de lueurs éclatantes, les immenses vaisseaux de la musique étincelants de pluie enhardissent leur proue musicale aux limbes de Paris. Dans la salle des concerts de la Philharmonie de Paris, cette nef conçue par Christian de Portzamparc, une ambiance brumeuse et mystérieuse accueillit le spectateur comme l’encens dans une cérémonie secrète digne des proto-chrétiens.

Poursuivant son exploration du répertoire madrigalesque, **Paul Agnew** à la tête des **Arts Florissants** nous promettait une nouvelle manière d’être immergés dans l’univers sacré de **Carlo Gesualdo**. Entendre les *Tenebrae responsoria* en dehors de la

liturgie parait une exploration dans un univers tellement éloigné de la sensibilité de notre temps qu'il était nécessaire de nous apporter un éclairage qui permette à cette musique drapée de toutes les nuances de jais du crêpe et du satin de faire surgir les fulgurantes nuances de l'ostensoir. C'est en réunissant d'emblée un plateau vocal de haute teneur que Paul Agnew a rendu ces pages inoubliables de couleurs et de nuances. Autour du chef et ténor, on a pu entendre **Miriam Allan, Hannah Morrison, Mélodie Ruvio, Sean Clayton** et **Edward Grint.** Toutes et tous d'une précision et d'un abattage parfaits, de plus qu'ils ont figuré, tels les retables d'antan, les différentes stations du Chemin de Croix et de la Passion du Christ.

Associés étroitement à ces *Répons* de Gesualdo les sublimissimes danseuses et danseurs de la **Compagnie Amala Dianor** ont rendu à cette musique nocturne et sacré, une théâtralité hors du commun. Nous avons particulièrement remarqué, dans le rôle christique, **Damiano Bigi**, d'une présence ahurissante. Outre la puissante et superbe chorégraphie, signée Amala Dianor, Damiano Bigi est sculptural dans l'intention mais débordant d'une sensualité naturelle qui figure les plus belles toiles de maîtres anciens. Les lumières de **Xavier Lazarini** sont autant de pinceaux qui sculptent l'ineffable pour concevoir l'espace de cette cérémonie où nous avons toutes et tous communié, initiés à nouveau dans les rites humains de la mort et de la promesse de la régénération.

Gesualdo, éternel repenti d'un crime passionnel, a su chanter mieux que quiconque la souffrance de la perte irréparable, le deuil languissant et l'espoir infime d'une rémission et du pardon. Ce bon soir de juin, on entend les bruits de la ville en pluie, des larmes dont la douleur soulage les passions les plus ardentes.

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 5 JUIN 2025. GESUALDO. Compagnie Amala Dianor, Les Arts Florissants, Paul Agnew (direction).

CRITIQUE, festival. SIX-FOURS-LES-PLAGES (« La Vague classique), Maison du Cygne, le 3 juin 2025. BRAHMS / SCHUMANN / MOUSSORGSKI. Benjamin Grosvenor (piano)

En donnant la possibilité d'écouter en quelques semaines une brillante galerie de pianistes (Yulianna Avdeeva, Bertrand Chamayou, Lucas Debargue, Benjamin Grosvenor, et, en formation de musique de chambre, Guillaume Bellom, David Fray, David Kadouch, Célia Oneto-Bensaid), le florissant festival « *La Vague classique* » de Six-Fours (Var) semble peu à peu se rêver en petite Roque

d’Anthéron sur mer. Le cadre principal de ces concerts (qui mélangent pour l’essentiel récitals de piano, concerts de musique de chambre et quelques récitals de chant) est celui de la Maison du Cygne, belle bâtisse du début du XXe siècle immergée dans le parc de la Coudoulière, au milieu des pins et des chênes méditerranéens, entourée d’un superbe jardin paysager. La scène est installée en plein air, entre la façade de la maison et un délicat bassin qui rappelle encore, toute proportion gardée, celui sur lequel est aménagée la scène du festival de La Roque d’Anthéron. Disposé en amphithéâtre (sans gradins) sous les pins, le public profite du concert dans un écrin très intime.

La première partie du récital du 3 juin, celui du pianiste britannique **Benjamin Grosvenor**, a lieu sous la douce lumière d’une journée de printemps finissante. Vêtu d’un impeccable smoking, le jeune homme qui n’a pas encore trente-trois ans ouvre son récital par la poésie douce-amère des *Intermezzi* opus 117 de Brahms, naguère enregistrés pour Decca. L’expérience d’écoute en plein air varie sensiblement : le pianiste est obligé de composer avec les bruits de la nature, le chant des oiseaux et une réverbération plus faible que dans le studio d’enregistrement. En ressort un Brahms décanté de vieil ermite élégant, à moitié misanthrope, à moitié amoureux. D’un toucher de haute lisse, avare de pédale, comme pour mieux écouter, Benjamin Grosvenor goûte une à une les harmonies racées du vieux compositeur, comme autant de fruits rares dont le nombre serait compté. Magnifique entrée en matière !

NDLR : le dernier cd du pianiste BENJAMIN GROSVENOR a obtenu le CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2025 – mai 2025 / Récital CHOPIN : Sonates n°2 et n°3, Nocturnes opus 55 (1 cd DECCA classics) – LIRE ici notre critique complète : https://www.classiquenews.com/critique-cd-chopin-par-benjamin-grosvenor-sonates-n2-et-n3-nocturnes-opus-55-n15-et-16-1-cd-decca-classics-2024/



Suit la grande *Fantaisie* de Schumann. Dans le premier mouvement, le pianiste évite toute précipitation, creusant les sonorités et les ruptures, comme si la douleur brisait tous les élans. L'énergie conquérante est réservée au redoutable second mouvement, virtuose et étincelant dans lequel Benjamin Grosvenor lève le voile sur les moyens impressionnants qui sont les siens, sans aucune ostentation toutefois. Le troisième mouvement déploie alors sa sublime cantilène, renouant avec l'idéal du début de récital : celui d'une musique pure, qui émanerait d'un philosophe revenu de tout.

Après l'entracte, alors que s'amorce la seconde partie du concert, la nuit est tombée, les oiseaux se sont tus et les chants des grenouilles ont pris le relais. L'atmosphère est propice à la fantasmagorie des *Tableaux d'une exposition* ainsi qu'au « pianisme » parfois déconcertant de Moussorgski, *a fortiori* lorsque la sérénade grimaçante des batraciens se superpose aux lugubres résonances des « *Catacombes* » !

Benjamin Grosvenor y est partout admirable, dans l'inquiétante étrangeté de « *Gnomus* » (qui semble de la même famille que Scarbo) ou de la « *Cabane sur des pattes de poule* », dans l'espièglerie de « *Tuileries* » parfaitement ciselées, dans la pesanteur désespérée de « *Bydlo* » ou la mélodie désenchantée du « *Vecchio castello* » qui se décompose peu à peu. Monumentale, la « *Grande porte de Kiev* » donne toute la mesure de la puissance du pianiste, qui sait ne jamais être brutal en trouvant un son d'orgues.

Chaleureusement acclamé par le public, le pianiste offre sans se faire prier trois superbes *bis*, qui montrent les ressources dont il dispose encore à l'issue d'un long récital. Les *Jeux d'eau* de Ravel d'abord, irisés comme jamais et libres comme l'eau ; une phénoménale *Toccata* de Prokofiev ensuite, obstinée et implacable comme il se doit ; enfin, le célèbre *Prélude en si mineur* de Bach revu par Siloti, d'une douceur mélancolique et étreignante. Quel artiste !

CRITIQUE, récital de piano. SIX-FOURS-LES-PLAGES, Maison du Cygne, le 3 juin 2025. BRAHMS, SCHUMANN, MOUSSORGSKI. Benjamin Grosvenor. Photos © Sixfoursvagueclassique2025

VIDÉO : Benjamin Grosvenor interprète le *Finale* de la *3ème Sonate* de Chopin

CRITIQUE, concert. ORCHESTRE NATIONAL de LILLE, le 4 juin 2025. R. STRAUSS, MOZART, MOUSSORGSKI… David Reiland (direction)

Le dernier grand programme symphonique de l’Orchestre National de Lille dans le cadre de sa saison 2024-2025 se déroule ce soir hors les murs, sur la scène du Théâtre Sébastopol. Sa résidence habituelle au Nouveau Siècle est en travaux jusqu’à septembre 2026. Une réouverture prochaine d’autant plus espérée que la phalange fêtera alors ses… 50 ans.

Pour l'heure, les lillois retrouvent leur orchestre en grand effectif d'abord pour **la Suite de valses n°1** du **Chevalier à la rose** de **Richard Strauss**, … un résumé de l'opéra en moins de 15 mn dont le chef invité exprime la charge débridée, l'expressivité parodique, son côté plus baron Ochs que La Maréchale (et la suavité subtilement nostalgique propre à son personnage)… grâce à des cuivres et une harmonie au top. On regrette juste que les sublimes valses manquent de cet abandon ciselé entre élégance et mélancolie, …



Pour la seconde pièce (**le Concerto pour flûte et harpe de Mozart**, 1778) l'effectif s'allège offrant un Mozart vif et souple, où brillent en particulier les deux solistes provenant des pupitres mêmes de l'Orchestre. Le flûtiste **Clément Dufour** et la harpiste **Anne Le Roy Petit** dévoilent une somptueuse virtuosité individuelle qui sait aussi s'accorder et convaincre par sa complicité sobre et nuancée ; leur performance indique clairement le très haut niveau musical actuel des instrumentistes de l'Orchestre. Ils ressuscitent le duo des commanditaires, le duc de Guînes, et sa fille harpiste, tous deux excellents musiciens de l'aveu même de Wolfgang qui sait les mettre en avant, en ménageant de superbes parties solistes à deux voix, uniquement accompagnés par les cordes.

Mozart y excelle en accordant brio et délicatesse ; son écriture exige autant de technicité que de nuances, d'agilité que de phrasés… Du miel pour de grands interprètes ; ce que sont les deux solistes requis : ils maîtrisent d'autant plus cette suprême élégance française, et l'art de la conversation

galante, que dans le bis [« entracte » de **Jacques Ibert**] flûte et harpe rivalisent dans une même complicité réjouissante, en subtilité comme en souplesse. Photo ci-dessus : Le flûtiste **Clément Dufour** et la harpiste **Anne Le Roy Petit** © Ugo Ponte.



Clément Dufour et Anne Le Roy Petit © ON LILLE

Après la pause, le chef que l'on a remarqué en fin mozartien décidément [il dirigeait alors « son » Orchestre National de Metz Grand Est dont il est le directeur musical] réussit haut la main, les **Tableaux d'une exposition de Moussorgski…** Le travail sur l'équilibre des timbres, la plasticité individualisée des instruments solistes, la pâte globale, la cohésion et la progression d'ensemble produisent de superbes instants, explorant avec beaucoup de finesse, l'orchestration à la fois puissante et suave qu'a parfait Ravel [en 1922 pour Koussevitzsky], à partir de la partition originelle de Moussorgski pour piano. Y éblouissent le choix génial des timbres, les associations instrumentales magiciennes à la fois

saisissantes et enivrantes…Ne serait-ce que le solo sublime de mordant, à la fois sensuel et lugubre du formidable saxo alto au début d' « Il Vecchio Castello »…

Le chef tout en exprimant la sensualité, le souffle épique, le vertige nostalgique, la charge grotesque des tableaux qu'imagine Moussorgski en hommage à son ami le peintre et architecte Viktor Hartman, sait construire la succession des 10 séquences comme un ample portique aux contrastes spectaculaires dont le dramatisme profite évidement de son travail comme compositeur d'opéras. On pense évidemment à Boris Godounov au final du tableau de la taverne et, précédemment à la scène [monstrueuse] du couronnement et ses cloches solennelles… Mais c'est ici l'éloquente maîtrise des musiciens lillois qui fait entrevoir l'équilibre souterrain, la cohésion structurelle de l'œuvre : son plan parfait comme en symétrie qui place en son centre le poétique et le parodique [le ballet des poussins dans leurs coques], le social et le rêve parfois cauchemardesque [en éléments medians : respectivement, « Tuileries », « Il Vecchio Castello »], enfin aux extrémités, la noblesse et la majesté des thèmes principaux [diverses *promenades* et l'arche finale majestueux, la grandiose porte de Kiev…].

Aux côtés des trouvailles mélodiques et de la puissante architecture que suscite l'agencement des séquences telles que laissées par Moussorgski en 1874, les instrumentistes ce soir régalent les auditeurs en ciselant la somptueuse parure que Ravel a su développer à partir du manuscrit source pour piano. Superbe bain de couleurs et de nappes harmoniques, d'atmosphère vaporeuses et terrifiantes et d'un souffle onirique magistral… Il revient au chef et aux musiciens dans cette seconde partie, d'enivrer les auditeurs et de leur offrir ce festival sonore, généreux en sublimes alliances de timbres dont le chef invité souligne avec éclat et clarté, la nature opératique comme l'élan et la vitalité chorégraphique ; on s'étonne d'ailleurs que la version Ravel n'ait pas encore

suscité davantage de ballets…

Prochain événement de l'Orchestre National de Lille : Les Sept péchés capitaux de KURT WEILL, dans le cadre de ses « **Nuits d'été** », 2 soirées incontournables **les 8 et 9 juillet prochains**, au Casino Barrière à Lille : LIRE notre présentation de cette production événement estivale à LILLE : https://www.classiquenews.com/onl-orchestre-national-de-lille-nuits-dete-8-et-9-juil-2025-kurt-weill-les-7-peches-capitaux-joshua-weilerstein/

Plus d'infos sur le site de l'ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE : https://onlille.com/choisir-un-concert/categories/les-nuits-de-te-2

Rendez-vous est déjà pris aussi pour **la saison prochaine 2025 2026** ; une saison prometteuse hors les murs (https://onlille.com/) donc sous la direction artistique du directeur musical de la phalange Lilloise, l'excellent et perfectionniste Joshua Weilerstein. A suivre

---

Précédente critique de l'Orchestre National de Lille : Compte-rendu ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE – LILLE, Nouveau siècle, le 16 mars 2025. Un survivant de Varsovie : Schoënberg (Lambert Wilson, récitant), Chostakovitch (Symphonie n°13, « Babi Yar » – Dmitry Belosselskiy, basse), Joshua WEILERSTEIN, direction.

https://www.classiquenews.com/critique-concert-orchestre-national-de-lille-lille-nouveau-siecle-le-16-mars-2025-un-survivant-de-varsovie-schoenberg-lambert-wilson-recitant-chostakovitch-symphonie-n13-ba/

Précédente critique David Reiland :
https://www.classiquenews.com/compte-rendu-critique-concert-metz-arsenal-le-22-nov-2019-mozart-ravel-orchestre-national-de-lorraine-david-reiland/

_____

CRITIQUE, festival. VILLENEUVE-LES-MAGUELONE, 42ème Festival de Musique Ancienne, le 3 juin 2025. VIVALDI : Les 4 Saisons. Ensemble Gli Incogniti, Amandine Beyer (direction)

Ce mardi 3 juin 2025, la Cathédrale de Maguelone – joyau architectural posé entre étangs scintillants et pinède méditerranéenne – a vibré aux accents du

baroque italien pour l'ouverture du 42e Festival de Musique Ancienne. Nichée dans son écrin naturel, cette basilique romane, réputée pour son acoustique exceptionnelle et son aura historique, accueillait l'ensemble *Gli Incogniti,* emmené par la violoniste virtuose Amandine Beyer. Le programme, entièrement dédié à Antonio Vivaldi à l'occasion du tricentenaire des *Quatre Saisons* (1725), a comblé un public venu en nombre, témoignant de la vitalité d'un festival qui, malgré les défis financiers, « *amorce un cap nouveau* » sous la direction artistique de Sylvain Sartre, co-fondateur et co-directeur musical de l'ensemble *Les Ombres*.

Dès les premières mesures de l'Ouverture de *L'Olimpiade* (RV 725), l'alchimie entre le lieu et la musique s'est imposée. Composé en 1734 sur le livret de Pietro Metastasio, cet opéra-seria déploie une intrigue amoureuse complexe mêlant jeux olympiques antiques, quiproquos et trahisons. Sous l'archet inspiré d'**Amandine Beyer,** l'ouverture a révélé toute sa théâtralité : les violons (**Alba Roca, Yoko Kawakubo**) ont tissé des dialogues vifs, soulignés par le *continuo* de **Francesco Romano** au théorbe et **Christian Saude** à l'alto, restituant l'effervescence des jeux olympiques. Gli Incogniti a ensuite donné à entendre le *Concerto pour violoncelle RV 421*, du même Vivaldi, interprété ici par **Marco Ceccato**. Ce moment d'intimité a révélé la profondeur méconnue de Vivaldi ; dans le *Largo*, le violoncelle de Ceccato a déployé un chant poignant, presque vocal, porté par un *continuo* discret (clavecin d'**Anna Fontana**, théorbe et alto). Les deux *Allegro* encadrants ont fait scintiller sa technique époustouflante, avec des arpèges en tempête et une précision rythmique galvanisante.

Mais le point d'orgue de la soirée était bien sûr l'exécution des ***Quatre Saisons***, qui a tenu sa promesse de célébration de son tricentenaire. Amandine Beyer, en soliste et cheffe, a offert une relecture audacieuse et poétique de ce monument. Jouant sur un violon monté en boyaux, avec un archet baroque, elle a restitué la palette originelle des affects : le frisson de l'hiver (*L'Inverno*), la fièvre de l'été (*L'Estate*), et la tendresse printanière (*La Primavera*) ont retrouvé leur rugosité et leur grâce premières. Les « *effetti speciali* » vivaldiens – grêlons *(pizzicati* secs), orage (gammes en rafales), cri de l'oiseau (trilles aigus) – ont été soulignés avec une narration théâtrale, sans jamais tomber dans la caricature. Les musiciens, en cercle serré, ont joué *« d'oreille »,* privilégiant l'écoute mutuelle aux gestes directives, pour un résultat d'une fluidité organique. Cette version, saluée comme « *de référence* » depuis sa recréation par Gli Incogniti il y a dix ans, a confirmé son statut de classique intemporel.

Ce concert inaugural, hommage éblouissant à Vivaldi, ouvre une édition 2025 placée sous le signe de l'Italie, *« terre fertile du baroque »*. Avec des rendez-vous à venir – conférence d'**Olivier Fourès** (*« Les Quatre Saisons : une histoire sans fin »*, le 7 juin), récital du duo **Salzenstein-Roussel**, clôture par le **Poème Harmonique** (et la mezzo **Isabelle Druet**), le festival promet dix jours d'ivresse musicale !…

CRITIQUE, festival. VILLENEUVE-LES-MAGUELONE, 42ème Festival de Musique Ancienne, le 3 juin 2025. VIVALDI : Les 4 Saisons. Ensemble Gli Incogniti, Amandine Beyer (direction). Crédit

photo (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Amandine Beyer interprète « *Les 4 Saisons* » de Vivaldi à la tête de son ensemble Gli Incogniti